

Je regrette de ne pouvoir vous communiquer les renseignements demandés. La Société, dont je suis l'interprète, pour des raisons qu'elle seule peut apprécier, préfère garder le silence en cette matière et ne pas s'exposer aux désagréments que pourrait lui causer une autre ligne de conduite. »

Je n'insiste pas. Une telle prudence manifestée par cette société dépasse mon faible entendement.

Après cela tirons l'échelle.

Mais, il est temps de revenir à Jean Faiscier. Le temps de l'opulence est parfois de courte durée et l'avenir nous réserve bien souvent des surprises. Tel fut le cas de notre héros.

Il n'y a pas longtemps, me trouvant dans l'Ouest en visite chez un ami, je reçus l'invitation suivante : « Il y a ici dans la ville un homme qui vous connaît et veut vous voir. Il est mourant. »

Je me rendis en toute hâte à l'adresse désignée. Une femme, que je ne reconnus pas, m'introduisit dans une chambre où gisait un vieillard.

Ce dernier me tendit une main décharnée et me dit d'une voix mourante : « Je vous ai connu autrefois.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Vous ne me reconnaissez pas ? Vous êtes venu chez moi à Worcester.

— Jean Faiscier ? lui dis-je.

— Oui. Les choses ont bien changé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. »

Je me remis de ma surprise et me rappelant que j'étais prêtre, je lui parlai de Dieu, son Créateur, son Rédempteur, son Maître et son Juge.

Quand je sortis de la chambre du malade, je trouvai la famille réunie dans une salle attenante.

Il y avait là, outre la femme, six enfants encore vivants quatre filles et deux garçons, tous mariés.

L'introduction eut lieu naturellement, des gendres et des brus tous présents :

« Monsieur un tel... ??? Hollandais.

« Monsieur un tel... ??? Suédois.